

Marc Wetzol propose ici des extraits, suivis d'un commentaire, du livre *Rapprocher les lointains* de la poète israélienne Hava Pinhas-Cohen.

Hava PINHAS-COHEN - *Rapprocher les lointains* (choix de poèmes 1989-2018) - traduction (de l'hébreu) par Michel Eckhard Elial, couverture d'Etienne Schwarcz, Éditions du Levant, 2020, 64 p.

Extraits

*"Je n'irai pas sur tes pas, mon amour, dans la fosse
je ne te suivrai pas, car le champ me fait signe d'entrer.
Je ne descendrai pas, mon amour, vers la fosse
car il faut rompre le pain du shabbat et bénir
le vin, ramasser les miettes de la table et les disperser.
Je ne te suivrai pas je ne descendrai pas, mon amour, vers la fosse
les anges sont venus recueillir ton âme j'ai pris ta main
embrassé ta bouche fermé la porte devant eux.
Mais ils m'ont laissé derrière eux
lever les yeux
et voir
l'ombre des ailes te cacher et le jour décliner.
Je ne descendrai pas, mon amour, dans la fosse
car la peur des ténèbres est plus terrible
que celle de la pièce où la lumière s'est éteinte.
Je ne saurai exaucer ton vœu
tous mes actes se refusent
de rendre ta face au Créateur
de boucher mes oreilles à ta voix qui m'appelle
pour te recouvrir du froid de la fosse" (p. 28)*

*"Je t'appelle du fond
de la page, dans une langue claire,
qui deviendra vide
si tu n'entends pas" (p. 10)*

*"J'ai dit à la petite fille assise à table
de déplacer ses jambes d'ici et de là
jusqu'au restant de sa vie
Papa est monté vers l'une des sphères supérieures
monté si vite et si jeune depuis qu'il est parmi les anges
un homme dit en quelques mots
tout ce qu'il aurait pu faire
s'il était resté sur les terres de la vie" (p. 17)*

*"Il m'est si facile de tracer les frontières de ton absence
sous le lit une paire de bottes de travail noires
à droite du lit, sur une étagère des lunettes pour lire
et un coussin vide de ton côté
le mien étreint la peur,
peut-être reste-t-il pour mes pieds froids
un peu de la chaleur de ton corps*

*pour cette nuit et les autres.
En de pareilles nuits pour des femmes comme moi
l'idolâtrie vient au monde.
À l'aube j'ai ramassé la cendre
j'ai esquissé les contours de ton image,
pétri et tapoté la pâte
j'ai tapé dans son dos de nouveau-né
je l'ai embrassé
je l'ai revêtu d'une chemise de coton
brodée pour toi.
Et je me suis couchée une nuit à son côté
je l'ai appelé, appelé
de ton nom.
Et je me voyais comme une femme
qui a toujours porté en son ventre
un culte interdit" (p. 31)*

*"Mes fautes je les commets en secret
en grand désir. Mes enfants dorment alors,
et la maison est libre de temps réglé.
Alors en secret je me crée un autre dieu
il a un nom, mon amour.
Et j'allume beaucoup de bougies autour,
et mon visage brille.
Et je porte vers lui mes paumes,
je caresse ses tempes
et je trace une route, un chemin qui descend,
je l'aime et l'embrasse,
il sait
que tout mon culte est crainte et tremblement,
et le silence au-dessus de tout
jusqu'à la sueur, le frisson et le tremblement,
à propos de ce dieu et de la maison.
Nous nous effondrons
l'un à côté de l'autre" (p. 32)*

*"La femme se brise. Comment une femme se brise-t-elle ?
De la taille.
Elle se brise de la taille et le haut de son corps est tiré
en arrière dans un mouvement de métronome
parfois sa tête touche la terre et se renverse
parfois aussi son front touche le ciel qui tombe sur elle,
son front se brise sur le sol et ses seins
remués comme deux sacs de lin
pour cailler le lait.
Comment une femme se brise-t-elle :
de la taille.
Elle se brise et son dos est tiré en arrière
son cou retourné
ses cheveux tombent par terre mèche par mèche
elle pivote autour de son axe dans un étrange mouvement
de douleur, comme si son père qui est aux cieux
l'assaillait.*

*C'est ainsi qu'Astarté m'apparaît
statue de femme brisée derrière une vitre" (p. 45)*

*"Que voulais-tu me dire en partant,
l'absence éclaire-t-elle l'obscurité qui nous sépare.
Où suis-je dans tout cela ?
Ta main frappait le rebord de la fenêtre
où reste ouvert le livre des jours (...)
Dans l'étroite et blanche cabine
entre les toilettes, le lavabo et la douche
quand mon âme défaille dans une serviette,
je pourrai diriger mes deux faces vers toi
préparer mon corps avec un savon parfumé et des huiles
pour mon bien-aimé
et faire couler mon âme avec l'eau
à la tombée du soir,
de ce lieu personne ne peut me dérouter
sans ma permission" (p. 59)*

*"Ma connaissance du silence
dérive du désir
clos en mon corps comme une bulle
qui ne peut être avalée ou rejetée
ma voix résonne d'objets
de gestes et de jugement
tissés dans ma maison
ma connaissance de la poésie
vient de ce qui est étouffé et se referme
comme une bouche scellée par une fissure
réunit et sépare les lèvres
comme une langue aime et cherche
à embrasser à engendrer et à prononcer
les noms du désir" (p. 7)*

Hava Pinhas-Cohen (poétesse israélienne, née en 1955)

Commentaire (surtout intuitif, un peu chanté) :

Hava est une veuve à jamais amoureuse,
une mère d'orphelins (il faut quatre pains au chocolat par réveil),
qui tient fidèlement des comptes inconnus
de nous, et peut-être d'elle.

Elle a, dans sa langue (l'hébreu moderne), des rendez-vous
- qu'elle honore, les poings sur les hanches,
"attendue par une mer, veillée par une montagne" -
avec un sort continué pour deux.

Son mari est comme un maître qui ne rentre pas.
Elle est, elle, comme une servante du néant
qui ne regarde pas ailleurs.

Tout de même : elle ne le concevait pas mortel à ce point !

Elle est seule, et prie sans vergogne.
Elle prie, car on ne sait jamais :
ce qui nous dépasse n'est pas informé de tout.
Prier à la fois évase et cimente la source de sa parole.

C'est comme un inceste inconnu (des gènes)
une voltige mythologique et résolue,
une agressive Annonciation,
un point de presse orageux improvisé du haut d'un mât.

Elle **désire toujours**; elle n'y peut rien.
Ce qui veut vivre de ses forces spontanément se montre et s'exerce.
L'amour d'après la vie est un culte sans nom,
comme un coffre-fort insensible à son propre naufrage.

La loyauté n'essaie pas ses clés sur d'autres portes,
mais va vers la porte condamnée réclamer des clés neuves. Elle est
une femme renversée par le temps, laissée à elle-même pour morte,
mais le ludion se cambre et *absorbe* le Tout qui le disloque.

Elle part chez elle chaque soir vivre.
Elle ne s'en veut pas d'éviter "la fosse" :
aucune loi n'existe, qui mettrait sa liberté en faute.
Dès que le corps est sur scène, les anges ont quitté le jury.

La nuit d'un corps est insomnique,
et quatre grossesses n'y ont pas été un rêve.
La force du disparu ne s'use pas,
même avec la rambarde au fond du ravin.

Lui offrant des boucles d'oreille, on saura si sa tête aimée se tient droite;
la fécondant, si son ventre "tient" le ralenti.
La quittant, on a laissé de guingois le livre de vie
sur le rebord de sa fenêtre.

Accouchant, une jeune fille ne jouera plus jamais à cache-cache;
elle ne s'étonnera plus d'errer pieds nus dans une gare.
Elle aura la "langue si basse qu'elle lèche des flaques d'eau".
Il lui faudra transpercer tout drap tendu sous sa chute.

Les morts jeunes (comme son homme) sont déçus
d'avoir en un proche (elle) si peu de chemin à reparcourir.
Ils tendent une langue que le Silence logiquement délaisse.
Ils s'arrangent de notre avenir monoplace.

Juive, elle sait bien que Dieu n'aurait de toute façon eu que des filles
(le Livre est le seul puits d'où remonter ce seau).
Elle sait que le temps est un pont de feu à arches infinitésimales
et que rien ne dure que par instants "s'effondrant" ensemble.

Il y a des choses qu'on ne dit qu'en partant.

mais certains n'auront rien dit; il faut *deviner* alors
le bruit qu'en eux faisaient les contractions
de la marche-arrière.

Hava est une veuve vivace partie devant.
Il faut alors, pour saisir son chant, presser le pas et tendre l'oreille.
Elle a d'immenses ciseaux qui découpent virtuosement devant elle
le vent rabattant sur nous ses mots.

Un jour, sa mère a regretté d'avoir vieilli, et elle l'a rabrouée :
autant se plaindre de n'être pas morte !...
Les morts, eux, elle les tient quittes de leur abandon,
car ils n'ont plus disposé de leur propre présence.

On se déploie du bout des ailes, des doigts, du cœur,
non pas d'abord, dit-elle, pour s'envoler, saisir, étreindre,
mais réussir l'examen de présence, contacter utilement ses limites,
s'étendre à tout le lieu qu'on a charge de reconduire.

On peut pour cela prier et parler. Prier
pour donner avenir à ce dont on est responsable
(= à ce qui est né à cause de nous, comme des enfants jetés au sort),
pour trouver, par des forces qui n'ont "rien d'humain" (p. 11), peut-être,

ce qu'il suffirait de penser pour qu'une paix élargie vienne. Parler,
parce que la parole structure un par un les mondes,
même si seul le silence les relie. Ainsi est muette, et terrible,
toute Révélation; comme est lourde l'attente (p. 11) du retour de Moïse

dans la vallée. Aucune parole n'aide à concevoir
ce qui descend manifester qu'il l'englobe.
On sent seulement le monde respirer autrement. Ou plutôt :
on comprend qu'il respirait jusqu'ici, avec nous,

comme un dormeur. Mais la parole seule anticipe,
non pas l'avenir d'un linge suspendu (on sait bien que
l'air ensoleillé va le sécher !), mais celui d'un nouveau-né.
Or, "d'un nouveau-né, qu'attendre" (p. 11) ? On ne cultive pas

de volcans; on ne glisse pas sous soi, pour s'y appuyer,
ce qui n'existe pas encore. La parole ne fait rien arriver,
mais elle donne moyen aux éléments d'un monde
d'arriver à se toucher. Ainsi peut-on aimer

(utilement, dignement) un mort. Non (p. 15) en l'invitant dans notre rêve,
ni, laisse coupée, nous perdre en lui; mais en retournant aux situations
et endroits qu'il a aimés, pour formuler sa juste imagination
posthume, en revenant à ce qu'il faisait vivre

pour y deviner ce qu'il y eût, volontiers, complété.
À simple condition d'avoir connu sa **voix**, assez familièrement
pour la détacher d'un corps qui n'est plus, on peut faire
qu'elle agisse, dans notre mémoire, sur notre volonté.

À cette prosaïque piété, la poésie va bien
Hava n'a pas sérieusement essayé d'autres dieux.
Elle n'est pas non plus l'autre dieu.
Elle n'a craint, en poète, que de mal trembler.

De la part des morts donc, si nous le voulons, seul le meilleur insiste,
mais, dit-elle, *"je ne sais pas si c'était de l'amour"* (p. 53).
Et on le sent avec elle : ce qui, alors, faisait plus que vivre
a aujourd'hui disparu avec cette vie, ou s'est péniblement brouillé.

Pour laisser la poète conclure

*"Tu pourras toujours te débarrasser de moi
je porterai ta semence encore longtemps
personne ne le saura quand je sortirai dans la rue. (...)
Après moi restera le souvenir, et tous les regards que j'ai réunis
dans ma vie formeront un collier au cou de notre fille"* (p. 6)

*"En vain j'ai essayé de me rappeler la couleur de sa voix
et de l'inviter dans mon rêve, je suis venue à la rivière
vers les tortues douces pour deviner
les mots qu'il aurait pu me dire
pour avoir sur ma langue le goût de l'eau
venant de l'est des collines vers celles de l'ouest
salé et doux où je touche terre*

*j'ai attendu qu'un cerf venu du fond de la mémoire
pose ses pattes et ses lèvres sur l'eau
et qu'il m'écrive dans les vagues
les choses douces qu'il n'a pas réussi à dire,
renversées comme la rivière sur son sang*

*une femme est passée devant moi
"Pars à sa rencontre, je t'attendrai ici"* (p. 15)